



HAL
open science

Islam

Juliette Galonnier

► **To cite this version:**

Juliette Galonnier. Islam. Nonna Mayer; Philippe Corcuff; Alain Policar. Les mots qui fâchent : Contre le maccarthysme intellectuel, Éditions de l'Aube, pp.81-86, 2022, Monde en cours, 9782815948661. hal-03660407

HAL Id: hal-03660407

<https://sciencespo.hal.science/hal-03660407v1>

Submitted on 5 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Islam

Juliette GALONNIER, Sciences Po, Centre de recherches politiques (CEVIPOF), CNRS, Paris, France

In: Nonna Mayer, Philippe Corcuff, Alain Policar (dir.), Les mots qui fâchent : Contre le maccarthisme intellectuel, Editions de l'Aube, 2022. ISBN : 9782815948661

L'islam occupe une place croissante dans notre vocabulaire. Des populations auparavant désignées par des catégories nationales, socio-économiques ou légales (Algériens, Maghrébins, travailleurs immigrés, étrangers) sont désormais souvent renvoyées à leur appartenance religieuse réelle ou supposée : on parle de plus en plus de « musulmans ». Cette centralité discursive de l'islam est le fruit de plusieurs évolutions. Une partie de ces populations, en particulier leurs enfants et petits-enfants nés et socialisés en France, investit de plus en plus le référent religieux comme catégorie positive d'identification. Par ailleurs, à la faveur des paniques morales autour de l'islam qui rythment l'actualité depuis les années 1980, ces personnes sont de plus en plus interpellées en tant que musulmanes et tenues responsables des actes et propos des autres musulmans à l'échelle mondiale. Les chercheurs en sciences sociales ne sont pas étrangers à ces processus : ils y contribuent à travers la production de connaissances sur les « musulmans ». Longtemps parent pauvre des sciences sociales françaises, l'islam s'impose aujourd'hui comme un objet de recherche incontournable. Cette nécessaire prise en compte du religieux présente toutefois un risque, que le sociologue américain Rogers Brubaker nomme « islamisme méthodologique » : faire de l'islam l'unique matrice explicative des comportements des personnes identifiées comme musulmanes, au détriment d'autres facteurs (classe sociale, ancrage résidentiel, histoire migratoire, contexte politique, etc.).

Cette attention démesurée portée à la religion comme logiciel gouvernant les existences se traduit par une personnification de l'islam, illustrée par le florilège de questionnements qui remplit les pages de nos journaux et les rayons de nos librairies : L'islam est-il violent ? Est-il compatible avec la République ? Est-il soluble dans la modernité ? Opprime-t-il les femmes ? Les défis majeurs que rencontrent nos sociétés (inégalités, violence, etc.) sont ainsi rapportés à la désignation d'un coupable commode, l'islam, qu'il s'agit de « réformer » ou de faire interdire certaines interprétations (le salafisme, l'islamisme). Dès lors qu'il est construit comme « problème », chacune de ses manifestations est interprétée comme le signe d'une

conquête idéologique implacable. Ce type de raisonnement est pourtant le pendant négatif de l'ennemi qu'il prétend combattre. L'organisation des Frères musulmans, fondée en Égypte en 1928 par Hassan al-Banna, avait pour slogan emblématique « L'islam est la solution ». Pour répondre aux défis majeurs que rencontraient les pays à majorité musulmane, notamment ceux sous domination coloniale, il s'agissait de refaçonner l'État, la société et les individus selon les préceptes islamiques. Si les musulmans avaient échoué, c'est parce qu'ils s'étaient détournés des principes de leur religion, qu'il s'agissait donc de réformer et de revitaliser.

L'islam comme explication, l'islam comme problème, l'islam comme solution. Toutes ces propositions laissent dans l'ombre une question pourtant cruciale : qu'est-ce que « l'islam » ? Quels sont les contours de ce terme que nous manipulons sans cesse ? Si on fait de l'islam l'objet (plutôt que l'outil) de l'analyse, ses usages apparaissent extrêmement mouvants.

Le terme « musulman » n'apparaît dans les langues européennes qu'au 16^{ème} siècle : auparavant ce sont des termes ethno-raciaux (Sarrasins, Turcs, Arabes, Maures, Ismaélites), politiques (Ottomans), ou liés à la personnalité de Mohammed (mahométans) qui désignent les croyants. Lors de son appel à la croisade de 1095, le pape Urbain II fait de l'islam une « race maudite ». D'abord perçu comme une forme de paganisme, il est considéré comme une hérésie (interprétation erronée du christianisme) à partir du 13^{ème} siècle. Au moment de la Réforme, protestants et catholiques s'invectivent les uns les autres en se traitant mutuellement de « musulmans ». Les penseurs des Lumières mobilisent aussi l'islam comme outil rhétorique pour avancer leurs arguments, avec des ambivalences certaines, comme chez Voltaire pour qui l'islam est tantôt l'incarnation du fanatisme et de l'imposture, tantôt un modèle législatif tolérant qui contraste avec les excès du catholicisme. Lors des débats de la Révolution, d'hypothétiques citoyens musulmans sont invoqués pour négocier les droits politiques des protestants et des juifs et définir un nouvel universalisme. Napoléon lui-même s'en réclame lors de la campagne d'Égypte de 1798 (« dites au peuple que nous sommes de vrais musulmans », déclare-t-il). Durant la période coloniale, la France utilise l'islam comme instrument de régulation des populations. En Algérie, l'appellation « Français musulmans » renvoie aux sujets

colonisés, qui conservent ce statut même lorsqu'ils se convertissent au catholicisme. En 2012, Nicolas Sarkozy parlera même de « musulmans [en tout cas] d'apparence » pour rendre hommage aux trois militaires assassinés par Mohamed Merah, en raison de la consonance nord-africaine de leurs noms. Si Imad Ibn Ziaten et Mohamed Legouad s'identifiaient bien comme tels, le troisième, Abel Chennouf, était un catholique pratiquant.

Ainsi, nos usages du terme en disent davantage sur nous-mêmes que sur l'« islam », ballotté, invoqué de toutes parts, mobilisé à des fins argumentatives diverses, de part et d'autre de l'échiquier politique, aussi bien par des musulmans que par des non-musulmans. Il ne constitue pourtant pas un ensemble homogène. Les musulmans eux-mêmes peuvent être définis comme une « communauté de débat » engagée, à partir des mêmes sources scripturaires, dans des conflits interprétatifs sur ce que doit être l'islam. Une communauté traversée par des rapports de pouvoir qui expliquent que certaines interprétations soient, à un moment historique donné, plus influentes que d'autres. Mais ni l'option islamiste, ni l'option salafiste n'épuisent la diversité de ces interprétations et la vitalité des débats qui les parcourent.

Finalement, l'islam n'est que ce que les gens en font. Il s'agit donc de le considérer comme une variable à expliquer, plutôt qu'une variable explicative et de ne pas s'enfermer dans des débats stériles sur les agissements d'un hypothétique « islam », dont tout le monde se réclame mais dont les frontières sémantiques sont de plus en plus floues.